

## DIEU AU TRAVAIL

### V. Le berger

par Jérôme ROUSSE-LACORDAIRE

*The shepherd's brow, fronting forked lightning, owns  
 The horror and the havoc and the glory  
 Of it.*

Gerard Manley Hopkins

**L'**INDÉNIABLE SUCCÈS DES REPRÉSENTATIONS DU CHRIST PASTEUR dans l'Antiquité chrétienne (elles sont parmi les premières en nombre dans les catacombes) peut bien sûr s'expliquer notamment par les parallèles et échos qu'elles rencontraient dans les figurations d'Hermès criophore et d'Orphée charmant par sa musique les animaux (de même que David était tout à la fois berger et musicien), mais, indéniablement, elles possèdent aussi et avant tout des sources bibliques qui les légitiment à elles seules.

« Le Seigneur est mon berger ». Il n'est en effet sans doute pas de passage des psaumes plus célèbre que cette première phrase du psaume 22 dont la réception chrétienne fut certainement encouragée par les résonances réciproques des images bibliques avec celles des *Bucoliques* virgiliennes. La figure du Dieu pasteur attentif qu'elle véhicule a connu une telle faveur durable qu'on la retrouve jusque dans le grade maçonnique christique de Rose-Croix, avec « le signe du Bon Pasteur », geste cruciforme qui dévoile ainsi la dimension plénière du symbolisme du Bon Pasteur appliquée au Christ, telle que je la développerai plus loin : le Pasteur est bon parce qu'Il est aussi l'Agneau.

Ce que les traductions modernes du psaume 22 rendent souvent par un substantif est en fait, d'abord, littéralement, dans les versions hébraïques, grecques et latines un verbe : *rā'āh*, « faire (ou mener) paître », au participe dans le texte hébreu : *rō'ēh*, qui a pris un sens substantivé pour désigner le pasteur, le berger, celui qui protège et nourrit. Cette connotation de protection et de réconfort est renforcée par la précision que Dieu fait coucher (ou reposer, *rābhaṣ*) dans des pâturages (*nēh'ōth*, qui signifie aussi : campement, demeure, maison) d'herbe fraîche et verte (*deše'*) ceux qu'Il mène.

La suite du même psaume nous indique certaines des fonctions du berger : il conduit (*nāhal*), il fait revenir (*šūbh*) et il guide (*nāhāh*).

*Nāhal*, outre le sens de conduire, comporte aussi les connotations de procurer de la nourriture (ce qui concorde avec le sens de *rā'āh*) et, surtout, de l'eau. Ainsi, le toponyme *Nahālōl* (Iud. 1, 30) pourrait notamment désigner un lieu avec de l'eau potable. Le psaume 22, 2, précise donc : « Il me conduit aux eaux de repos [*mēnūhāh*, de même racine



*NWH*, qui indique le repos, l'installation et l'attente, que *nēh'ôth* ». De même, dans l'Apocalypse, l'agneau conduit aux sources de vie (Apoc. 7, 17)<sup>1</sup>.

*Šûbh*, retourner, revenir, est aussi fréquemment employé au sens de « se convertir ». De ce point de vue, il n'est probablement pas anodin que le psaume 22, 3, dise que *YHWH* « fait revenir ma *nepheš* », le souffle, l'âme vivante, le centre personnel des sentiments et des sens. Ce retour est décrit au verset 6 comme un retour à la Maison de *YHWH*.

*Nāḥāh*, guider, est un verbe que la Bible emploie surtout pour présenter l'action de Dieu guidant son peuple à travers le désert vers la Terre promise. C'est pourquoi le psaume 22, 3, parle d'une guidance « dans des sentiers de justice ».

Le Dieu berger du psaume 22 est donc un Dieu qui fait revenir son fidèle au lieu du repos, la Maison de Dieu, afin que son être vital s'y restaure.

Les attributs (ou l'équipement : *kēli*, cf. Zach. 11, 15) du berger biblique sont : le « sac des bergers » (*rō'im*), le *yalqût*, (cf. 1 Reg. 17, 40) ; la houlette (*ēbhet*, qui désigne aussi le sceptre, le bâton de commandement) ; la canne (*miš'eneth*, l'appui, le soutien) (Ps. 22, 4). Ces deux derniers objets sont et les insignes de la fonction pastorale et des armes de défense contre les bêtes sauvages (comme le *maqqēl*, la canne, du berger

1. On peut noter que la présence constante de l'eau dans la célébration eucharistique ne le fut pas d'abord pour la *commixio* (couper le vin avec de l'eau, geste que l'on a interprété comme signifiant l'union des fidèles au Christ dans le sacrifice), mais, à la période paléochrétienne, comme un élément qui s'ajoutait au pain et au vin coupé d'eau. Peut-être faut-il rapprocher de cela l'usage, paléochrétien lui aussi, de représenter le pasteur sur les calices.

David, cf. 1 Reg. 17, 40 ; cf. aussi Zach. 11, 7. 10. 14). Ces différents bâtons sont donc à la fois des instruments utilitaires, bâton de soutien et arme, et des emblèmes de pouvoir royal. La crosse épiscopale, qui en est l'héritière, reprend ces significations du bâton pastoral : elle corrige, défend, dirige, récupère et soutient (cf. Durand de Mende, *Rationale* 3, 15).

Cet équipement du berger est présent dans *Le Pasteur* d'Hermas, vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle, porté par « le berger, l'ange de la pénitence <sup>2</sup> » (Hermas 25, 7) :

[...] je vis apparaître un homme d'apparence glorieuse, en costume de berger, enveloppé d'une peau de chèvre blanche, une besace [πηρα, pèra] sur les épaules et un bâton [ράβδος, rabdos] à la main. (Hermas 25, 1.)

### *Le Bon Pasteur*

Le psaume 79, 2-4, présente le Dieu berger d'une manière saisissante :

*Berger d'Israël écoute, toi qui mènes [nāhag] Joseph comme le troupeau <de moutons> [šō'n], toi qui sièges sur les chérubins, brille devant Éphraïm, Benjamin et Manassé, éveille ta puissance et viens pour notre salut. Dieu, fais-nous revenir [šūbh] et fais luire ta face et nous serons sauvés <sup>3</sup>.*

### *Le chemin du retour*

Sur le chemin du retour, le psaume 22, 4, indique que se trouve la vallée de *šalmāweth*, qui désigne un abîme ténébreux particulièrement profond, que l'on a aussi compris en lien avec *šēl*, l'ombre, et *māweth*, la mort : ce serait donc « l'ombre de la mort » (c'est ainsi que traduisent la Septante et la Vulgate). L'expression d'*umbra mortis* ou de *σκιά θανάτου* [*skia thanatou*], qui traduit *šalmāweth*, est reprise (d'après Is. 9, 1 : « Le peuple, ceux qui marchaient dans les ténèbres ont vu une grande lumière ; sur les habitants du pays de l'ombre de la mort a brillé une lumière ») dans le cantique de Zacharie :

[...] l'Orient [ἀνατολή, *anatolè*, *oriens*] d'en-haut nous a visités pour illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort (Luc. 1, 78-79) <sup>4</sup>.

C'est sans doute un écho de cela que donne Marguerite de Navarre, au tournant des années 1520-1530, dans son justement célèbre *Miroir de l'âme pécheresse*, lorsqu'elle écrit :

*O vray espoux, mary inestimable,  
 Parfait amy, sur tous les bons amable,  
 Vous auéz bien en moy fait aultrement :  
 Car cherchée m'auéz diligemment  
 Comme brebis errante au plus profond*

2. Dans le Livre d'Hénoch, cet ange est appelé *Phanû'ēl* (1 Hénoch 40, 9), littéralement « face de Dieu ». S'il est, comme dit Hermas, l'ange de la *métanoia*, (littéralement du « changement de l'esprit »), c'est parce que le verbe *pānah*, « tourner le visage », a aussi pour sens « se convertir ». On a rapproché le berger révélateur d'Hermas du Poimandrès du premier traité du *Corpus hermeticum*, dont le nom (Ποιμάνδρες) dériverait de ποιμήν (*poimēn*), « berger », et ἄνδρες (*andres*), « hommes ».

3. On pourrait ponctuer différemment : « Berger d'Israël écoute, toi qui mènes [dĕšā, *nāhag*] Joseph comme le troupeau de mouton, toi qui sièges sur les chérubins, brille. Devant Éphraïm, Benjamin et Manassé, éveille ta vaillance et viens pour notre salut. Dieu, fais-nous revenir et fais luire ta face et nous serons sauvés. »

4. On peut se rappeler ici qu'*anatolè* est considérée correspondre à l'initiale du nom Adam, figure du Christ (cf. « Dieu au travail. I. L'architecte », *Renaissance traditionnelle*, n° 150, 2007, p. 74-98, ici p. 89-90) ; ainsi l'Orient d'en-haut désigne le nouvel Adam.

*Du puitz d'enfer, ou tous les maulx se font :  
Moy, qui estois de vous tant separée,  
Et en mon cueur et en mon sens esgarée,  
Appellée m'auéz à haulte voix.  
(Le Miroir de l'âme pécheresse 703-711.)*

Le cantique de Zacharie, comme Is. 9, 1, annonce la délivrance messianique. Rapproché du psaume 22, il indique que le berger qui fait traverser l'ombre de la mort est le Messie lumière. Cette dimension messianique est confirmée par le psaume 77, 70-72, où David est le berger d'Israël et de Jacob. De même, en Ézéchiel 34, 23, YHWH annonce qu'Il fera se lever un berger unique : David. Ce berger unique (*rō'eh eḥād̄h*, berger un) est identifié par l'Évangile selon saint Jean au Christ, lequel affirme qu'il est le « bon pasteur » (Ioh. 10, 11) et que viendra un temps où « il y aura un unique troupeau et un unique berger » (Ioh. 10, 16).

La fin du Livre de Michée, mettant en parallèle l'exode avec la fin de l'exil et le retour du peuple en son pays, présente lui aussi Dieu comme un pasteur et le peuple comme un troupeau [*šō'n*] (Mich. 7, 14). Le rapprochement avec l'exode est significatif, car lorsque Dieu annonce à Moïse sa mort prochaine et le fait qu'il n'entrera pas dans la Terre promise, en raison de la rébellion du peuple à Meribhah de Qadēš (lieu que nous retrouverons plus loin), Moïse implore :

*Que YHWH, Dieu des souffles pour toute chair, désigne un homme sur la communauté. Il sortira devant eux et il entrera devant eux ; il les fera sortir et il les fera entrer ; et la communauté de YHWH ne sera pas comme un troupeau sans berger.  
(Num. 27, 16-17.)*

Cet homme, ce berger du troupeau qu'est la communauté de YHWH, ce fut Josué (*Yēhōšua*, nom théophore qui est l'une des formes possibles de celui de Jésus) fils de Nūn. Josué hérite là de la fonction qui fut celle-la même de Dieu, car, le premier berger, le berger par excellence, c'est Dieu lui-même. Les autres chefs du peuple ne furent des bergers que par délégation :

*Et son peuple se souvint des jours du temps de Moïse : « Où est Celui qui les a fait monter de la mer avec ceux qui paissaient son troupeau ? Où est Celui qui mettait dans ce troupeau son souffle de sainteté ? [...] Comme le bétail qui descend dans la vallée, le souffle de YHWH lui donnait le repos. » (Is. 63, 11. 14.)*

On peut penser ici au célèbre épisode final de l'Évangile selon saint Jean, où Jésus confie par trois fois à saint Pierre la responsabilité de paître en son nom son troupeau (Ioh. 21, 15-17).

### ***Les bons et les mauvais bergers***

Il y a donc un berger qui est Dieu et d'autres bergers qui sont à son service, chargés par Lui de veiller sur le troupeau qui leur est ainsi confié, mais qui n'est pas leur propriété. Ceux-ci ne sont pas toujours

fidèles, ainsi qu'en atteste le chapitre 34 du Livre d'Ézéchiel, oracle de YHWH contre les bergers d'Israël qui vivent sur le troupeau, le dévorant et se revêtant de sa toison, mais ne le paissant pas et se paissant eux-mêmes à ses dépens, ne le soignant pas, n'allant pas chercher la bête égarée. Ils sont les contretypes du Père céleste ou du Fils parti chercher la brebis égarée<sup>5</sup> et invitant ses fidèles à faire de même (cf. Matth. 18, 12-14, et Luc. 15, 4-7). Le Livre de Zacharie, au chapitre 11, décrit lui aussi ces mauvais pasteurs, ceux qui ne sont que des marchands :

*Ainsi parle YHWH mon Dieu : « Fais paître le troupeau de l'abattoir, celles que leurs acheteurs tuent sans culpabilité et dont leurs vendeurs disent : "Béni soit YHWH, je suis riche" ; et ceux qui les font paître n'ont aucune pitié pour elles. »*  
 (Zach. 11, 4-5.)

Il caractérise le mauvais berger de la même manière qu'Ézéchiel :

*Il ne s'occupera pas celles qui disparaissent, il ne recherchera pas celle qui s'égaré, il ne soignera pas celle qui est blessée, il ne nourrira pas celle qui est debout, il mangera la chair de celle qui est grasse, et il leur brisera les sabots.* (Zach. 11, 16.)

Une interprétation patristique récurrente de la parabole de la brebis perdue est que cette dernière représente l'humanité égarée, le reste du troupeau étant constitué par les anges, d'autant que dans la version de saint Matthieu, la plus abondamment commentée par les Pères, le troupeau est sur la montagne et qu'alors la brebis perdue est descendue (une interprétation similaire était faite de la parabole de la drachme perdue, Luc. 15, 8-10) : ainsi, soit les hommes forment un ordre inférieur aux ordres angéliques, soit ils formeront un ordre angélique, soit les élus seront intégrés dans les ordres angéliques aux degrés qui correspondent à leurs mérites. Dans cette perspective, la descente du berger de la montagne image l'Incarnation et l'abaissement du Fils, jusque dans l'ombre de la mort et dans les enfers, et sa remontée avec la brebis est tout à la fois la résurrection du berger et de la brebis et le salut de cette dernière. Quoi qu'il en soit de la solution adoptée quant à la situation exacte des sauvés dans les hiérarchies angéliques, il apparaît que Dieu est un berger universel.

Enfin, dans le Livre d'Ézéchiel, le Seigneur YHWH annonce que ces bergers, qui n'en sont pas, seront déposés :

*Me voici moi-même, et je chercherai mon troupeau et je prendrai soin d'eux.* (Ez. 34, 11.)

### **La nourriture de lait**

On sait que dans l'Antiquité chrétienne le lait et les laitages (ainsi que d'autres aliments) furent parfois associés dans l'eucharistie (du moins dans certaines d'entre elles) au pain, au vin et à l'eau. Un témoignage nous

5. C'est le thème iconographique célèbre du pasteur portant sur ses épaules la brebis, le berger criophore, qui a pu aussi s'inspirer des représentations d'Hermès criophore.

en est donné dans l'Afrique du tout début du III<sup>e</sup> siècle par la *Passion de saintes Perpétue et Félicité* en lien avec l'image du berger.

*Et je vis — rapporte Perpétue — l'immense étendue d'un jardin<sup>6</sup> et, assis au milieu, un homme à cheveux blancs, vêtu comme un pasteur, imposant, qui trayait des brebis ; et debout, tout autour de lui, une multitude de gens vêtus de blanc. Il leva la tête, m'aperçut et me dit : « Tu es la bienvenue, mon enfant. » Et il m'appela et, du fromage qui provenait de la traite, il m'offrit comme une bouchée ; et moi je la reçus les mains jointes et je mangeai ; et tous les assistants dirent : « Amen. » Et au son de cette voix, je me réveillai, mâchant encore je ne sais quoi de délicieux. Aussitôt je racontai le songe à mon frère, et nous comprîmes que la passion nous attendait et nous commençâmes à n'avoir plus aucun espoir en ce monde. (Passio sanctarum Perpetuae et Felicitatis 4, 8-10 ; cf. Acta Perpetuae 3, 6-8.)*

Ce texte tissé de réminiscences bibliques, notamment johanniques, se situe clairement dans un contexte liturgique de manducation de la nourriture qui provient du Seigneur<sup>7</sup> et inscrit l'image pastorale dans le cadre du martyre que celle-ci annonce.

### L'agneau de Dieu

En filigrane, derrière la dénonciation vétérotestamentaire des mauvais bergers, se devine le thème que développera particulièrement l'Évangile selon saint Jean : le bon berger, que l'Épître aux Hébreux appelle « le grand berger des brebis » (Hebr. 13, 20), celui que la Première Épître de Pierre appelle « le suprême berger » (1 Petr. 5, 4), ce n'est pas celui qui vit de son troupeau, mais, au contraire, celui qui vit pour son troupeau au point de donner sa vie pour lui, devenant lui-même « l'agneau de Dieu » (Ioh. 1, 29), l'agneau égorgé et illuminateur de l'Apocalypse, siégeant sur le trône de Dieu et célébrant ses noces, dans la Jérusalem céleste, avec l'élue, celui qui ouvre le rouleau du livre, le déploie et en révèle le sens.

### La Pâque

L'agneau par excellence, c'est le Christ Jésus, ainsi que l'explique Philippe à l'eunuque qui lisait Is. 53, 7-8 (Act. 8, 27-35) :

*Comme un agneau [śeh] il a été conduit à l'abattoir, et comme une brebis [rāhēl] se tait en présence de ceux qui la tondent, il n'ouvrirait pas la bouche. Par la violence et par le jugement, il a été saisi, et sa génération, qui s'en souciait ? Oui, il a été retranché de la terre des vivants.*

La séquence pascale *Victimae paschalis laudes* reprend cette identification :

6. Il s'agit du Paradis auquel Perpétue, en songe, accède par une échelle (*Passio sanctarum Perpetuae et Felicitatis* 4, 3-7). Ce Paradis est aussi déjà celui de la Cité céleste de l'Apocalypse, ainsi que l'indique la présence de la foule vêtue de blanc. La vision de Saturus (*ibid.* 12) confirme cette identification.

7. La version latine donne : *vidi [...] hominem canum [...] grandem*, soit, littéralement, « je vis un grand homme blanc » ; c'est donc une allusion à Apoc. 1, 13-14 (qui s'inspire de Dan. 7, 9, où cette description s'applique à un Ancien) : « [...] je vis [...] comme un fils d'homme [...] sa tête, avec ses cheveux blancs, est comme de la laine blanche, comme de la neige » ; il s'agit là du Christ. Toutefois, *grandis* peut aussi bien signifier grand en taille qu'avancé en âge ; dès lors, si l'on lit : « je vis un homme âgé », il s'agirait du Père. Le berger que voit Perpétue peut alors aussi bien être le Père que le Fils, et le fromage que donne ce berger peut ainsi prendre une dimension eucharistique.

*Agnus redemit oves : Christus innocens Patri reconciliavit peccatores.*

*L'agneau a racheté les brebis : le Christ innocent a réconcilié les pécheurs avec le Père.*

La présentation de Jésus comme agneau renvoie, à travers le rite de la Pâque, à la crucifixion. L'Évangile selon saint Jean indique que si les jambes de Jésus ne furent pas brisées sur la croix, c'était « afin que l'Écriture fut accomplie : Pas un os vous ne briserez [Exod. 12, 46 ; c'est une prescription relative à l'agneau pascal]. » (Ioh. 19, 36.) Le psaume 33, 20-21, applique d'ailleurs cela au juste :

*Nombreux sont les malheurs du juste, mais de tous YHWH le délivre. Il garde tous ses os, aucun d'entre eux n'a été brisé.*

La liturgie chrétienne a gardé dans son vocabulaire cette dimension du sacrifice de l'agneau : en Occident, avec le mot *hostia*, lequel, littéralement, désigne un animal vivant destiné à être sacrifié ; en Orient, avec l'usage byzantin et copte d'appeler « agneau » une certaine fraction du pain destiné à la consécration eucharistique, fraction qui devait parfois être consacrée avant les autres parcelles et qui était placée au centre de la patène.

De même, dans la liturgie romaine, le chant de l'*Agnus Dei*, introduit au cours du VII<sup>e</sup> siècle, accompagne la fraction du pain et succède au don de la paix, signifiant ainsi qu'il s'agit bien là du Christ agneau sacrifié qui procure le rachat (les deux premières invocations sont : *Agnus Dei qui tollit peccata mundi, miserere nobis*) et de la plénitude de sa grâce (la dernière invocation est : *Agnus Dei qui tollit peccata mundi, dona nobis pacem*, cf. Durand de Mende, *Rationale* 4, 52, 3). Longtemps, la communion des fidèles fut d'ailleurs accompagnée de cette parole :

*Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.*  
*Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui enlève les péchés du monde.*

André-Joseph Jungmann note fort justement :

*L'agneau qui est la victime de notre sacrifice et qui devient notre nourriture, en qui l'agneau pascal de l'Ancien Testament a trouvé sa réalisation suréminente, est l'agneau triomphant de l'universelle consommation, qui seul peut ouvrir le livre des destinées de l'humanité ; et si l'Église du ciel lui adresse les chants d'action de grâces des élus, vers lui montent aussi les supplications de la communauté des rachetés, qui poursuit son pèlerinage terrestre<sup>8</sup>.*

L'allusion au rituel de la Pâque est encore renforcée par le fait que l'agneau devait être rôti sur une broche cruciforme de bois<sup>9</sup>. Ainsi, saint Justin, au milieu du II<sup>e</sup> siècle, explique-t-il :

*[...] le mystère de l'agneau que Dieu a ordonné d'immoler comme Pâque était type du Christ. C'est avec son sang, qu'en*

8. Joseph-André Jungmann, *Missarum solemnità : explication génétique de la messe romaine*, Paris, Aubier, 1951-1954, t. 3, p. 267.

9. On peut signaler ici, étant donné la dimension cosmologique de la croix, véritable *axis mundi*, que les *Hēkhālōth Rabāthī* (14, 1) appellent l'axe des cieux et de la terre : *šēphudh*, broche (de *āphadh*, percer).

*raison de leur foi en lui, ceux qui croient en lui oignent leur propres maisons [cf. Exod. 12], c'est-à-dire eux-mêmes. Car la forme en laquelle Dieu a modelé Adam devient la maison du souffle qui provenait de Dieu [...]. Dieu ne permet pas que l'agneau de la Pâque soit immolé ailleurs que dans le lieu où son nom est invoqué [...]. De même, cet agneau qu'il fut prescrit de faire rôtir tout entier était un symbole de la Passion de la Croix dont le Christ devait pâtir. Car l'agneau, lorsqu'il est rôti, l'est en formant une figure semblable à la figure de la Croix : l'une des broches dressées le transperce depuis les membres inférieurs jusqu'à la tête, l'autre au travers du dos, et on y attache les pattes de l'agneau. (Justin Martyr, Dialogue avec Tryphon 40, 1-3.)*

### ***L'agneau berger***

L'une des figures (et des figurations) dominantes du Christ agneau est celle de l'Apocalypse. L'agneau y est présenté en différentes situations, selon qu'il est près du trône et entouré des élus qui ont blanchi leurs robes dans le sang de l'agneau (Apoc. 5, 6-14 ; 7, 9-14 ; 14, 1-5) ou sur le trône (Apoc. 7, 17), selon qu'il est sur la montagne de Sion ou dans la Jérusalem céleste<sup>10</sup> (laquelle est réservée à ceux qui sont inscrits dans le livre de vie de l'agneau, Apoc. 21, 27), selon que la Cité est d'abord présentée comme une ville éclairée par l'agneau, flambeau de la gloire divine (Apoc. 21, 23), ou selon qu'elle est présentée plutôt comme un jardin dont le centre est constitué par le trône de Dieu et de l'agneau d'où sort le fleuve de Vie. Cette figure de l'agneau est celle du berger, il conduit les rachetés qui le suivent (Apoc. 14, 4) aux sources de vie (Apoc. 7, 17), leur donnant ainsi part au fleuve qui jaillit de son trône<sup>11</sup>. On retrouve ainsi les différentes notations pastorales que le psaume 22 appliquait à  $\Upsilon\text{H}\text{W}\text{H}$  : la guidance, les eaux, le lieu de la halte (cette fois définitive) et, indirectement, à travers le thème de la lumière (et, peut-être, de la « grande épreuve » sanglante d'Apoc. 7, 14), l'ombre de la mort. S'y ajoute, novateur dans ce contexte, la thématique de la liturgie céleste, plus particulièrement, celle des noces (Apoc. 19, 6-9) : la fonction pastorale devient union, le troupeau étant désormais l'épouse du berger agneau.

L'iconographie chrétienne a d'abord retenu de l'Apocalypse l'image de Jésus berger entouré de ses fidèles agneaux, puis celle de Jésus agneau entouré des blancs agneaux du troupeau auprès du fleuve baptismal. Jésus agneau, nimbé ou non, immolé ou non, transpercé ou non, est alors souvent placé sur une montagne à quatre fleuves. La Cité sainte est volontiers représentée entourée d'agneaux. D'autres thèmes iconographiques liés à l'agneau apocalyptique sont fréquents : la liturgie céleste autour de l'agneau et du trône, l'agneau au rouleau ou au livre, les quatre Vivants et les anges entourant l'agneau, l'agneau portant la croix de son immolation, le sang jaillissant ou perlant et parfois recueilli dans un calice, l'agneau dans la cité quadrangulaire, l'agneau sur son trône, lequel devient autel, etc. Le mouvement est, dans l'ensemble,

10. Sur ce point, voir « Dieu au travail. I. L'architecte » (*art. cit.*) où je rappelle notamment (p. 80) que l'agneau est lui-même, avec le Seigneur Dieu, le sanctuaire de la Jérusalem céleste.

11. Sur ce point, voir *ibid.*, p. 81-83.



comme dans le cas du pressoir mystique<sup>12</sup>, un renforcement progressif du thème eucharistique. Ensuite, l'image de l'agneau, multipliée sur les chasubles, les tabernacles, les missels, les devants d'autel, devint surtout un « cliché dévôt<sup>13</sup> ».

### La porte des brebis

Josué entre (*bô'*) et sort (*yāšā'*) et fait entrer et sortir. La même chose est dite de David : il faisait entrer et sortir Israël au service de Saül et  $\Upsilon\text{HWH}$  le désigna pour berger d'Israël (2 Reg. 5, 2). Plus que l'action du berger, il s'agit ici de celle du chef de guerre qui fait entrer et sortir l'armée. Toutefois, l'Évangile selon saint Jean se souviendra de ce rapprochement lorsque Jésus, « le bon pasteur » (Ioh. 10, 11) dira de lui :

*Moi, je suis la porte [des brebis] : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé, il entrera et sortira et il trouvera la pâture.*  
(Ioh. 10, 9.)

Il n'est plus question de donner ici une dimension guerrière à cette entrée et à cette sortie, mais proprement pastorale, car le berger est celui qui « conduit au dehors » les brebis, et qui « marche à leur tête », les guidant au son de sa voix (Ioh. 10, 2-4). C'est une thématique voisine que le Nouveau Testament associe au « portique ».

Le mot « portique » (*στοά, stoa*) n'apparaît que quatre fois dans la Bible : deux fois dans l'Évangile selon saint Jean (Ioh. 5, 2, et 10, 23) et deux fois dans les Actes des apôtres (Act. 3, 11, et 5, 12). De manière assez claire, encore qu'allusive, le portique dans l'Évangile selon saint Jean s'inscrit dans un contexte pastoral : la piscine et la porte sont celles des brebis, et Jésus est le pasteur.

### La piscine probatique

En Ioh. 5, 2<sup>14</sup>, Jésus guérit un homme infirme depuis trente-huit ans, à la piscine des brebis appelée « en hébreu [en fait, en araméen] *Βηθζαθά* [Bèthzatha]<sup>15</sup> », aux cinq portiques, là où descend (ou se lave) l'ange du Seigneur. La piscine des brebis est la porte d'entrée dans le parvis des Gentils par les portiques.

En 2 Esdr. 3, 1 (LXX : 2 Esdr. 13, 1), il est question de la porte des brebis (*šō'n*) au nord de l'enceinte du Temple. « Porte des brebis » est, en Ioh. 10, 7, une désignation de Jésus par lui-même, d'autant plus qu'ensuite Jésus enseigne à propos des brebis sous le portique de Salomon.

Les cinq portiques évoquent les cinq livres de la Loi, les cinq sens de l'homme et l'année jubilaire (*yôbhēl*, jubilé, ainsi nommé parce qu'on l'annonce au son de la trompe faite d'une corne de bélier, rappelle *yûbhal*, cours d'eau, canal), qui est la cinquantième, après sept semaines d'années (cf. Lev. 25, 10). En Ioh. 2, 19, l'achèvement de la réédification du Temple du corps de Jésus est mis en rapport avec le nombre 49 (quarante-six ans de construction du temple hérodién et trois jours de reconstruction par le Christ<sup>16</sup>). On peut noter aussi que le cinquième

12. Cf. ma précédente étude sur le Dieu vigneron (« Dieu au travail. IV. Le vigneron », *Renaissance traditionnelle*, n°162, p. 102-103).

13. Frédéric van der Meer, *Maestas Domini : théophanies de l'Apocalypse dans l'art chrétien. Étude sur les origines d'une iconographie spéciale du Christ*, Rome, Pontificio Istituto di archeologia christiana – Paris, Les Belles Lettres, 1938, p. 174. En revanche, en Orient, le concile Quinisexte ou *in trullo*, tenu à Constantinople en 691-692, interdit par son canon 82 la représentation de Jésus en agneau, demandant que l'on substitue à cette forme animale celle d'un homme afin de davantage mettre en valeur explicitement l'Incarnation.

14. Un rappel de cet épisode se trouve dans la vision de Perpétue s'inquiétant du salut de son frère Dinocrates mort sans le baptême (*Passio sanctorum Perpetuae et Felicitatis* 7-8).

15. Ce dernier terme, souvent rendu par Bethesda, signifierait « fossé » ; on en fait un équivalent de *Bèthhisdā'*, la maison de la grâce. Il pourrait encore s'agir de la maison des flots : *bèth āšēdhôth*.

16. Cf. « Dieu au travail. I. L'architecte », *art. cit.*, p. 90.

jour de la genèse est celui de la production des animaux marins et des animaux aériens.

Les trente-huit années de l'infirmes renvoient à Deut. 2, 14, où il est mentionné qu'il fallut trente-huit ans aux Hébreux pour aller de *Qādēš-Bārnē'a*<sup>17</sup> au passage du torrent de Zeredh (la frontière sud de Moab, à l'est de la mer Morte), si bien que disparut toute la première génération de l'exode (sauf Kālēbh et Josué). La guérison de l'infirmes correspond ainsi aux conquêtes préparatoires au franchissement du Jourdain.

Physiquement guéri et purifié, l'homme se rend, deuxième étape, dans le Temple où Jésus le guérit et purifie spirituellement par le pardon des péchés : l'entrée dans le Temple s'apparente à l'entrée dans la Terre sainte.

### *Le portique de Salomon*

En Ioh. 10, 23, Jésus va et vient sous le portique de Salomon qui borde le mur oriental d'enceinte du parvis extérieur du Temple. On pense alors à Prov. 9, 1 :

*La Sagesse a bâti sa maison ; elle a taillé ses sept colonnes.*

Jésus circule donc dans le Temple parmi les colonnes de la maison de la Sagesse. C'est là qu'il se présente comme le pasteur unique, celui dont les brebis écoutent la voix et le suivent, recevant de lui la vie éternelle. Ce que lui a donné le Père plus grand que tous est plus grand que tout, car lui et le Père sont un.

Jésus se décrit aussi comme la porte de la maison pour les brebis auxquelles il communique les trésors du Père : les brebis entrent dans la vie éternelle, qui n'est autre que sa vie, à lui Jésus, qui, par leur inhabitation réciproque, ne fait qu'un avec le Père dans le Nom duquel il opère (Ioh. 10, 26). Il s'agit d'un parcours de déification destiné à ceux à qui Dieu a déclaré : « Vous êtes des dieux » (Ioh. 10, 34).

En Act. 3, 11, saint Pierre et saint Jean sont sous le portique de Salomon. Ils viennent de guérir, à la Belle Porte du Temple (laquelle fait communiquer par l'est le parvis intérieur avec le parvis extérieur), un impotent de naissance par « le Nom de Jésus-Christ le Nazoréen [*Ναζωραϊος, Nazōraios*] » (Act. 3, 6). Ils annoncent Jésus le juste, c'est-à-dire, par allusion à Is. 53, 11, le serviteur (Is. 52, 13) glorifié, celui qui voit la lumière, en est comblé et rend juste la multitude.

*Nazōraios*, terme à l'étymologie discutée, peut évoquer *nēšer*, le rejeton de David (Is. 11, 1), et *nāšar*, « garder, surveiller », ainsi que *nāzar*, « s'éloigner, consacrer », et *nēzer*, « diadème, couronne », notamment la lame d'or portant le Nom de  $\Upsilon\text{H}\text{W}\text{H}$  qui orne la coiffure du grand-prêtre, (Exod. 29, 6), car Jésus, rappelle Hebr. 9, est le grand-prêtre céleste entré dans le sanctuaire céleste. Jésus est donc le grand-prêtre porteur du Nom divin le Tétragramme.

C'est à l'entrée du parvis des Israélites que saint Pierre et saint Jean guérissent par le nom de celui que David annonça (cf. Act. 2) et que les Évangiles appellent souvent « fils de David », ce qui évoque inévitablement

17. En Gen. 14, 7, *Qādēš* est 'Ēn *Mišpāt*, la source du jugement, au sud de Bersabée. C'est aussi le lieu de la tombe de Myriam, la sœur de Moïse et d'Aaron. C'est encore, non loin de là, à *Meribhāh*, que Moïse fit, avec une verge, un *wāw*, jaillir de l'eau du rocher (qui, rappelle saint Paul, 1 Cor. 10, 4, n'est autre que le Christ) quand les Hébreux se rebellèrent contre  $\Upsilon\text{H}\text{W}\text{H}$ . Une des interprétations possibles de Bersabée – *be'er šebha'* –, habituellement compris comme « puits du serment » – de *šabha'*, jurer –, est « puits des sept [*šebha'*] » ; ces sept étant, en Gen. 21, sept brebis.

Salomon. Ils viennent ensuite de l'ouest, par le passage entre le parvis des femmes et le parvis des Gentils, jusqu'à l'enceinte orientale du parvis des Gentils, précisément sous le portique de Salomon. Ils ont donc franchi deux portes, la Belle Porte et la porte orientale, pour apporter, à l'entrée de l'enceinte extérieure, le Nom de Jésus qui est bénédiction (Ioh. 3, 26), dans l'attente de la restauration universelle (Ioh. 3, 21) qu'elle hâte.

En Act. 5 12, tous les apôtres, ou la communauté des croyants, se tiennent sous le portique de Salomon. Les apôtres sont ensuite jetés en prison, puis libérés par l'Ange du Seigneur qui les envoie dans le Temple annoncer la vie (Act. 5, 19-20).

### *Entrer dans le Temple du Berger*

Ces quatre mentions néotestamentaires du portique ont pour point commun de nous mettre en présence d'une thématique du passage liée au Temple : il s'agit d'entrer dans le Temple et d'en recevoir les bénédictions salvifiques. Jésus, dans cette perspective, est bien celui qui transmet la bénédiction du Nom dont il est porteur et par lequel on peut franchir les portes pour se tenir en présence de Dieu. Il est lui-même la circulation du Nom divin. En outre, si la mention du portique de Salomon fait bien allusion aux sept colonnes de la maison qu'édifie la Sagesse, et comme Jésus identifie son corps au Temple<sup>18</sup>, Jésus est aussi la Sagesse qui appelle à venir à elle : il se manifeste à l'extérieur du Temple et circule en son intérieur, conduisant en lui-même ceux qui écoutent sa voix.

Le Christ berger et porte des brebis est donc l'antithèse du mauvais berger ; il est le passage vers la vie :

*Moi, je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé, il entrera et sortira et il trouvera la pâture. Le voleur ne vient que pour voler, tuer et perdre ; moi je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en surabondance. (Ioh. 10, 9-10.)*

Saint Pierre, dans sa Première Épître invitera les anciens à suivre cet exemple :

*Paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié, veillant sur lui, non par contrainte, mais de bon gré selon Dieu, non par cupidité, mais de bon cœur, non pas en vous rendant seigneurs de ceux qui vous sont échus en partage, mais en devenant les modèles du troupeau. Et quand paraîtra le berger suprême [αρχιποιμήν, archipoimèn, princeps pastorum], vous recevrez la couronne de gloire qui ne se flétrit pas. (1 Petr. 5, 2-4.)*

Si le Christ est ainsi le passage, c'est parce qu'il abandonne (τίθημι, *tithèmi*, poser) sa vie (ψυχή, *psuchè*, *anima*, souffle – on peut penser à la *nepheš*, du psaume 22, 3) pour ses brebis (Ioh. 10, 11. 15), et que cette vie, il la partage avec le Père :

*Moi, je suis le bon berger, et je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît et que*

18. Cf. « Dieu au travail. I. L'architecte », art. cit., *passim*.

*je connais le Père, et j'abandonne ma vie pour les brebis.*  
(Ioh. 10, 14-15.)

Cet abandon de la *psuchè / nepheš / anima* pour la vie du troupeau peut faire penser à l'insufflation de la *něšāmāh / πνοή (pnoè) / spiraculum* qui fait que l'homme devient *nepheš / psuchè / anima* (Gen. 2, 7). Ainsi le don de sa vie par le Bon Pasteur réintroduit l'homme dans son état originel adamique. C'est probablement pourquoi la mission du Bon Pasteur, après sa Passion (auparavant, ce n'est qu'aux brebis perdues d'Israël qu'il s'adresse, cf. Matth. 15, 24), dépasse Israël pour s'étendre à toute l'humanité :

*J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette demeure, et celles-là il faut que je les mène, et elles écouteront ma voix et il y aura un unique troupeau et un unique berger.* (Ioh. 10, 16.)

Pour un chrétien, être berger, c'est fondamentalement exercer une fonction directrice sur ceux qui lui sont confiés, sur le frère, avec une sollicitude poussée à l'extrême, à l'image du Christ, berger suprême, qui s'est fait agneau sacrificiel, portant en guise de bâton de commandement, selon l'iconographie traditionnelle, la Croix.

#### Indications bibliographiques

##### *Sources*

- Biblia Hebraica Stuttgartensia*, editio quinta emendata.  
*Biblia sacra juxta vulgatam versionem*, editio quarta emendata.  
*Septuaginta*, éd. A. Rahlfs.  
*Novum Testamentum graece*, Nestle-Aland, editio vicesima septima revisa.  
BAUMGARTNER Walter & KOEHLER Ludwig, *The Hebrew and Aramaic Lexicon of the Old Testament... Study edition*, Leyde, Brill, 2001.  
*Concilium in trullo*, dans Giovanni Domenico Mansi, *Amplissima Collectio conciliorum*, t. 11, Paris, Leipzig, H. Welter, 1901, col. 921-1006.  
JASTROW Marcus, *A Dictionary of the Targumim, the Talmud Babli and Yerushalmi, and the midrashic literature*, Peabody (Massachusetts), Hendrickson, 2005.  
DURAND Guillaume, *Rationale divinatorum officium*, éd. A. Davril et T. M. Thibodeau, Turnhout, Brepols, 1995-2000.  
HERMAS, *Le Pasteur*, introduction, texte critique, traduction et notes par Robert Joly, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Éditions du Cerf, 1986.  
JUSTIN MARTYR, *Dialogue avec Tryphon*, édition critique, traduction et commentaire par Philippe Robichon, Fribourg, Academic Press, 2003.  
KNORR VON ROSENROTH Christian, *Loci communes kabbalistici*, dans *Kabbala denudata...*, 1677-1684, fac-similé : Hildesheim, G. Olms, 1999.

- MARGUERITE DE NAVARRE, *Le Miroir de l'âme pécheresse*, édition critique et commentaire... par Benja Salminen, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1979.
- MÉLITON DE SARDES (PSEUD.), *Clavis*, dans J.-P. Laurant, *Symbolisme et Écriture : le cardinal Pitra et la « Clef » de Mélicon de Sardes*, Paris, Éditions du Cerf, 1988.
- Passio sanctarum Perpetuae et Felicitatis*, éd. Cornelius I. M. I. van Beek, Bonn, P. Hanstein, 1938.
- Passion de Perpétue et de Félicité, suivi des Actes*, introduction, texte critique, traduction, commentaire et index par Jacqueline Amat, Paris, Éditions du Cerf, 1996.
- Études**
- BAUDRY Gérard-Henry, *Les Symboles du christianisme ancien : I<sup>er</sup>-VII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Cerf, Novalis, 2009.
- BEIGBEDER Olivier, *Lexique des symboles*, La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1969.
- BËSPFLUG François, *Dieu et ses images : une histoire de l'Éternel dans l'art*, Paris, Bayard, 2008.
- BOON Nicolas, *Au cœur de l'Écriture : méditations d'un prêtre catholique*, Paris, Dervy, 1987.
- CHAMPEAUX Gérard & STERCKX Sébastien, *Introduction au monde des symboles*, La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1972.
- CHARBONNEAU-LASSAY Louis, *La Mystérieuse Emblématique du Christ : le bestiaire du Christ*, Bruges, Desclée de Brouwer, 1940.
- COCAGNAC Maurice, *Les Symboles bibliques : lexique théologique*, Paris, Éditions du Cerf, 1993.
- DANÉLOU Jean, *Les Symboles chrétiens primitifs*, Paris, Éditions du Seuil, 1961.
- DULAËY Martine, *L'Initiation chrétienne et la Bible (I<sup>er</sup> - VI<sup>e</sup> siècle) : « des forêts de symboles »*, Paris, Librairie générale française, 2001.
- FONTAINE Jacques, « La conversion du christianisme à la culture antique », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1978, p. 50-75.
- GINZBERG Louis, *Les Légendes des Juifs*, Paris, Éditions du Cerf, Institut Alain de Rothschild, 1997-2006.
- JUNGMANN Joseph Andreas, *Missarum solemnitas : explication génétique de la messe romaine*, Paris, Aubier, 1951-1954.
- KEMPF Theodor Konrad, *Christus der Hirt : Ursprung und Deutung einer altchristlichen Symbolgestalt*, Rome, Officium libri catholici, 1942.
- LECLERCQ Henri, « Pasteur (bon) », dans Fernand Cabrol & Henri Leclercq, dir., *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. 13, Paris, Letouzey & Ané, 1938, col. 2272-2390.
- LEGEAY Georges, *Le Symbolisme dans l'Écriture : noms et figures de Notre-Seigneur*, Paris, V. Retaux - Vannes, Lafolye, 1903.
- LESÈTRE H., « Berger », dans F. Vigouroux, dir., *Dictionnaire de la Bible*, t. 1, Paris, Letouzey & Ané, 1912, col. 1613-1618.
- MIQUEL Pierre, *Petit Traité de théologie symbolique*, Paris, Éditions du Cerf, 1987.
- NODET Étienne & TAYLOR Justin, *Essai sur les origines du christianisme : une secte éclatée*, Paris, Éditions du Cerf, 1998.
- SED Nicolas, *La Mystique cosmologique juive*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Mouton, 1981.
- TAVARD Georges, *Les Anges*, Paris, Éditions du Cerf, 1971.
- VAN DER MEER Frédéric, *L'Apocalypse dans l'art*, Paris, Chêne, 1978.

**ARTICLE GRATUIT**  
**Pour acheter le numéro complet :**  
**<https://rt.fmtl.fr/numeros/169>**

*Dieu au travail – V. Le Berger*

15

VAN DER MEER Frédéric, *Maiestas Domini : théophanies de l'Apocalypse dans l'art chrétien. Étude sur les origines d'une iconographie spéciale du Christ*, Rome, Pontificio Istituto di archeologia christiana – Paris, Les Belles Lettres, 1938.

VOGEL Cyrille, « Symboles culturels chrétiens. Les aliments sacrés : poisson et *refrigeria* », dans Centro italiano di Studi sull'Alto Medioevo, *Simboli e simbologia nell'Alto Medioevo*, Spolète, Centro italiano di Studi sull'Alto Medioevo, 1976, p. 197-252.